

POST-MÉTROPOLISATION ?

par **Martin Vanier** Géographe ; Professeur, École d'urbanisme de Paris



La maladie à coronavirus 2019 (Covid-19) sera-t-elle fatale à la métropolisation ? Portera-t-elle le coup de grâce à une logique urbaine par ailleurs remise en cause en même temps que le processus plus global qui l'a générée, au moins dans sa forme contemporaine, la mondialisation ? Les réponses méritent une réflexion préalable.

Dans sa source même (Wuhan avec ses 8,9 millions d'habitants) comme dans les relais de sa diffusion et ses grands foyers infectieux, la pandémie semble désigner un coupable évident : la grande ville. Vieux procès que celui de la concentration urbaine, dont on ressent à nouveau la vigueur en France ces dernières années : le mouvement des Gilets jaunes, les anathèmes écologistes¹ et le regain ruraliste urbaphobe² alimentent l'émotion anti-métropolitaine. Tentons d'aborder le débat autrement.

Pour qu'une zoonose passe au stade de pandémie, il faut des circulations et des contacts, lesquels sont le propre de la ville. Et, par ailleurs, pour accueillir, loger et nourrir une population mondiale qui a été multipliée par quatre au xx^e siècle et le sera encore par deux au xxi^e, les villes ont grandi et l'humanité s'est partout urbanisée. Résultat : plus d'hommes, plus de grandes villes, plus de zoonoses³. Une humanité à 11,2 milliards d'individus (population probable en 2100) s'expose forcément davantage aux transmissions virales entre espèces sauvages et humains, comme entre humains entre eux, qu'une humanité à 1,5 milliard (population mondiale en 1900).

Notons en passant que les zoonoses font aujourd'hui bien moins de victimes (bientôt 1 million de morts pour le Covid-19) que les cancers (9,6 millions de vic-

times annuelles dans le monde), le diabète (5,6 millions) ou les maladies respiratoires (3,6 millions) et surtout cardio-vasculaires (17,7 millions). Encore la faute de la grande ville ? Trois principaux reproches lui sont faits aujourd'hui : sa taille démesurée, son rapport déréglé à la nature et le caractère incontrôlé de ses interactions avec le reste du monde.

RETROUVER LA « BONNE TAILLE » DE LA VILLE ?

Le gigantisme urbain n'est pas propre à notre époque. Toutes choses égales par ailleurs, Babylone ou Rome étaient aussi démesurées que le sont aujourd'hui les régions urbaines de Shanghai (80 millions d'habitants) et de Canton (48 millions)⁴. Comme tout gigantisme, celui des mégapoles ne représente un idéal pour personne. Aucune utopie urbaine n'a jamais estimé désirable les monstres urbains que l'histoire du monde a produits. Et l'urbanisme, qu'il soit de création (des bastides du Moyen Âge aux villes nouvelles du xx^e siècle) ou de régulation (avec plus d'un siècle de planification), a toujours recherché la « taille humaine », surtout là où advenaient malgré tout, de génération en génération, de très grands organismes urbains.

1. Guillaume Faburel, *Les Métropoles barbares. Désurbaniser la terre, démondialiser la ville*, Les Liens qui libèrent, 2018 et *Pour en finir avec la grande ville. Manifeste pour une société écologique post-urbaine*, Le Passager clandestin, 2020.

2. Florence Bourillon, « La détestation de la ville ou la construction du discours urbaphobe aux xix^e et xx^e siècles », 22^e Journées scientifiques de l'environnement, février 2011, Créteil, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00577920/document>.

3. Thierry Pech, *Crise écologique et crise sanitaire. Regards sur une crise*, Terra Nova, 23 mars 2020, <https://tnova.fr/notes/crise-ecologique-et-crise-sanitaire>.

4. <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/actualites/veille/breves/shanghai-guangzhou-plus-grandes-villes>.





Trajectoires résidentielles. La métropolisation vécue durant la dernière génération a-t-elle changé quelque chose sur ce sujet ? Oui si l'on considère les pays où la transition démographique encore en cours et l'exode rural ont fait naître un nombre sans précédent de villes de plus de 10 millions d'habitants. Non en Europe, où ces deux processus sont loin derrière nous. L'Europe métropolitaine est plutôt celle des « villes rétrécissantes » (en Allemagne surtout), ces agglomérations vieillissantes en repli. En France, quelques mots d'ordre peu heureux comme « la métropole millionnaire » à Bordeaux ne devraient pas faire oublier la réalité urbaine : nos métropoles sont d'aimables villes moyennes à l'échelle continentale, à l'exception de Paris, et si l'on veut de Marseille, Lyon et Lille. Le Covid-19 a-t-il révélé le caractère invivable de Metz, Tours ou Rennes, dont toute la planète urbaine peut nous envier la qualité ? Le fait d'avoir pris le statut juridique de métropole a-t-il fait de Brest, Dijon ou Nancy des grandes villes dangereuses pour le genre humain ?

Au demeurant, la métropolisation n'est pas qu'un phénomène de concentration et celui-ci n'a, en réalité, rien de spectaculaire en France au plan démographique. C'est en même temps un phénomène de desserrement urbain, d'extension du rayon-

nement par les modes de vie et d'intégration des territoires environnant les villes dans de vastes systèmes urbains. De ce fait, les Français ont, dès 1975, montré leur préférence pour les campagnes et les villes petites et moyennes. La quête de « la bonne taille » est à la base des trajectoires résidentielles des ménages, qui les voient habiter successivement la grande ville (souvent au moment des études puis du premier emploi), son périurbain (avec le premier ou le deuxième enfant), une ville à nouveau, plus petite cette fois (pour la retraite), sans oublier les étapes de la néo-ruralité ou de l'expatriation.

Pas de « bonne taille ». En résumé, ni la France urbaine ni les professionnels de l'urbanisme n'ont perdu le sens de « la bonne taille » que leur aurait rappelé la crise du Covid-19, et l'alerte sur les tares de la grande ville est assez vaine, au moins pour ce qui concerne la France. Il est regrettable qu'elle conduise des voix autorisées à estimer que « le bon modèle urbain, c'est Cahors ou Carcassonne, des petites villes très compactes (*sic*), avec une barrière franche et derrière plus de ville du tout »¹, ou qu'il faut viser des agglomérations de 300 000 habitants par un vaste réaménagement du territoire pour mettre un terme à la métropolisation². La « bonne taille » de la ville, chacun en a en réalité une conception évolu-

1. Jean-Marc Jancovici, *Urbanisme*, n° 417, p. 58, été 2020.

2. Dominique Bourg et al., « Mesure 15 : Fin à terme de la métropolisation », pp. 51-52, *Retour sur Terre, 35 propositions*, PUF, 2020.

tive au fil de sa vie, en fonction des besoins et des moyens qui vont guider ses choix et ses contraintes.

RETROUVER LA « BONNE DISTANCE » AVEC LA NATURE ?

Plus intéressant est l'interpellation quant à la distance à la nature. Les zoonoses viennent de deux désordres : celui que les sociétés imposent aux écosystèmes, dont la déstabilisation favorise en quelque sorte l'aventure virale, et celui que ces mêmes sociétés s'imposent à elles-mêmes lorsque, par leurs échanges, en particulier alimentaires, elles importent ladite aventure au cœur des populations denses, là où la pandémie va flamber. Mais *quid* du rapport de la métropolisation à la nature ? La métropolisation dénature-t-elle les hommes ?

Nature en ville. Cette question s'inscrit dans l'immense débat philosophique des rapports entre nature et culture. Si l'on pose, avec André Corboz, l'axiome que « la nature, c'est ce que la culture désigne comme telle »¹, on est conduit à rappeler que les sociétés urbaines ont beaucoup contribué à cette désignation, autrement dit que la question de nature a toujours travaillé les villes, ceux qui les font comme ceux qui les habitent. Notre époque le fait à sa façon, réchauffement climatique et effondrement de la biodiversité obligent. Jadis, d'autres exigences ont généré les cités-jardins d'Ebenezer Howard, l'hygiénisme de l'urbanisme moderne ou d'immenses progrès sur la gestion des eaux et des déchets urbains. L'urbanisation désormais planétaire démultiplie les défis mais, dans un vieux continent urbain comme l'Europe, le souci de la nature en ville n'a sans doute jamais été aussi élevé.

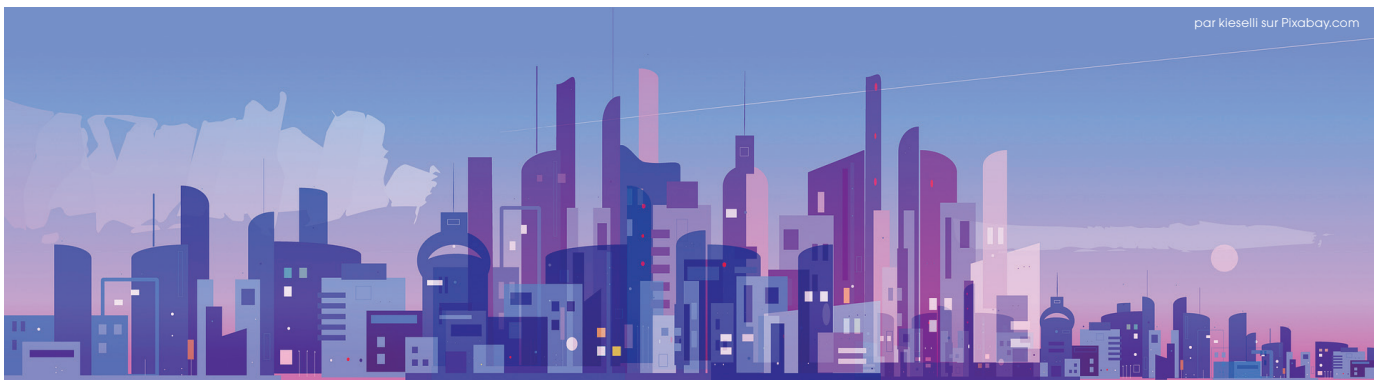
Paradoxalement, c'est parce qu'elles se sont métropolisées que les sociétés technologiquement avancées s'imposent aujourd'hui l'horizon de la décarbonation et des échanges métaboliques sou-

tenables. On peut porter une appréciation alarmée sur la lenteur avec laquelle elles s'approchent de ces horizons vitaux ou sur la sincérité de la course en question², il n'empêche que c'est bien dans ces sociétés métropolitaines que, pour reprendre la formule d'André Corboz, la culture désigne de nouveaux enjeux de nature.

Gestion écologique. Voir dans les métropoles et la métropolisation des facteurs d'écocide, c'est s'inscrire dans une autre vision de la nature que celle d'André Corboz : une nature extérieure à l'homme, dont il ne peut être que le perturbateur par sa seule existence. Les métropoles concentrant ces existences, leur procès est alors instruit avant de commencer. Mais si l'on accepte de considérer l'humanité comme partie prenante des écosystèmes, alors il faut plutôt réfléchir aux devoirs écosystémiques qui incombent à l'humanité métropolisée. Cela ne dit pas quelle est « la bonne distance » que, toujours plus nombreux sur terre, nous devons apprendre à maintenir avec nos environnements, mais cela continuera à nourrir les incontestables progrès qu'ont faits les métropoles ces trente dernières années en matière de gestion écologique.

RETROUVER LA « BONNE ÉCHELLE » D'INTERACTION ?

Troisième reproche : les métropoles sont les portes d'entrée de toutes les vulnérabilités, puisque, en tant que lieux du monde, elles se nourrissent des interdépendances. Le voyage du Covid-19 est une géographie de la vulnérabilité. La prochaine crise systémique, celle des virus informatiques qui provoqueront des effondrements en chaîne de bien des réseaux vitaux, sera encore plus démonstrative de ce point de vue : les métropoles nous mettent en danger parce qu'elles nous lient les uns aux autres. Raison pour laquelle l'idéologie antisystème est viscéralement anti-métropolitaine.



par kieselli sur Pixabay.com

1. André Corboz, « Le Territoire comme palimpseste », *Diogène*, n° 121, janvier-mars 1983.
2. « Scénarios pour une ville bas carbone », *Urbanisme*, n° 416, printemps 2020.



Tentation du localisme. Comme les reproches précédents, celui-ci a conduit à des réflexes d'apparent bon sens : soyons moins dépendants et plus souverains, au moins sur un certain nombre de produits vitaux (les masques, les réactifs pour les tests, les respirateurs, etc.), moins ouverts à tous les vents aussi et plus attentifs aux proximités. Le confinement fut le réapprentissage brutal d'un monde de frontières fermées, à l'intérieur desquelles chacun en a appelé avant tout à la puissance de l'État. Quel besoin un État souverain peut-il avoir d'une ou de plusieurs métropoles ? La démondialisation appelle la dé-métropolisation. Interdépendants oui, mais au sein de chaque pays souverain, et de préférence à l'échelle locale.

Localisme et anti-cosmopolitisme se combinent dans ce troisième reproche fait aux métropoles. Elles sont « local-global » et foncièrement cosmopolites : c'est toujours par elles qu'arrivent l'étranger, le migrant, l'inconnu, dont le virus inconnu. Elles accueillent indifféremment le spéculateur et le sans-papier, deux figures de perturbation sociale qui peuvent effrayer les classes moyennes que la mondialisation ne protège pas. Du reproche urbanistique ou écologique, on passe ici au reproche politique, au risque de se rapprocher des eaux troubles du populisme.

Monde multi-scalaire. Les interdépendances fonctionnent dans les deux sens. Elles apportent les problèmes mais aussi potentiellement les solutions. Pour s'en tenir au Covid-19, il est clair que sans le réseau hospitalier des grandes villes, la recherche médicale en réseau et les multiples échelles de solidarité qui ont fonctionné entre territoires, infra et internationaux, la vulnérabilité locale aurait été maximale. On arguera que, sans cette mise en système des villes, la pandémie n'aurait pas circulé. On sait les fortes présomptions qui pèsent sur le match de football entre Bergame et Valence, joué à Milan le 19 février 2020 et considéré comme le point zéro de la pandémie en Italie. Le fait milite pour une meilleure capacité à prendre les bonnes décisions dans les moments de forte incertitude, mais ne remet en cause ni le football en tant que sport ni la métropole en tant que fait urbain, surtout lorsqu'il est modestement incarné par Bergame et Valence.

La « bonne échelle d'interaction », c'est celle qu'une société politique se donne les moyens de réguler. Le retour à la souveraineté nationale après la crise du Covid-19 peut souligner des défaillances à ce niveau, mais ne peut pas servir de raison pour effacer un marqueur du monde contemporain : il est multi-

scalaire, c'est-à-dire que les interdépendances sont à la fois locales, régionales, nationales, continentales et mondiales, et les métropoles en sont l'expression urbaine.

EN FINIR AVEC LE « MÉTROPOLÉ BASHING »

En conclusion, il serait bon d'en finir avec le « métropole *bashing* » qui agite si facilement les esprits, et plus encore les médias qui les nourrissent. La société contemporaine exprime son aspiration à habiter ailleurs que dans la grande ville ? Oui, bien sûr, et cette expression est loin d'être neuve ! Elle a commencé au sein de l'aristocratie dès le XVIII^e siècle, s'est diffusée au sein de la bourgeoisie au XIX^e et s'est démocratisée au XX^e. Pour autant, les villes n'ont cessé de grandir durant ces trois siècles, et le renversement urbain, si souvent annoncé¹, non seulement n'a pas eu lieu mais s'est traduit par ce que l'on appelle la métropolisation, c'est-à-dire un phénomène de concentration en même temps que de rayonnement accru.

Transitions. La société contemporaine exige-t-elle une nouvelle relation à la nature et une réorientation profonde du productivisme qui a martyrisé la planète ? Oui, et les grandes villes ou métropoles peuvent être des lieux majeurs de ces transitions ou bifurcations, d'autant plus décisifs qu'elles concentrent la grande majorité de la population. Elles ne sont pas les seules en transition et ne doivent pas le laisser penser : la métropolisation intègre toujours plus en profondeur les campagnes, où s'inventent aussi beaucoup de solutions nouvelles pour demain. Les métropolitains y contribuent dans les campagnes où ils s'installent. Métropoles et campagnes sont plus liées que jamais, il n'est pas temps de cultiver les clivages, et là où des fractures existent, ce n'est pas dans la dénonciation des métropoles qu'on les résorbera.

La société contemporaine découvre sa vulnérabilité et s'interroge sur la résilience des grandes villes ? Oui, certainement, et on n'a pas fini de débattre des mérites respectifs sur ce plan de l'Aubrac et de Toulouse ou du Sundgau et de Strasbourg. Il en sortira probablement de nouveaux idéaux, un nouveau chapitre du récit territorial de la France. Sera-t-il celui de la post-métropolisation ? Les mots peuvent changer et le fait urbain prendre de nouvelles formes. Mais les métropoles ont déjà une si longue histoire qu'on peut faire l'hypothèse que leur transformation ne sera pas leur effacement. ▲

1. Les spécialistes se souviennent des analyses du recensement général de population de 1982 qui y voyaient un « exode urbain ».